

# SABRINA PHILIPPE

## Mes derniers mots seront pour toi

ROMAN



PLONGEZ DANS L'UNIVERS DE SABRINA PHILIPPE...

Déjà 300 000 lecteurs conquis

Flammarion



Mes derniers mots seront pour toi

DE LA MÊME AUTRICE

*Tu verras, les âmes se retrouvent toujours quelque part,*  
Eyrolles, 2017 ; Points, 2018.

*Petit manuel de navigation pour l'âme : de la part  
d'un gardien de phare,* Flammarion, 2018 ; J'ai Lu,  
2023.

*Et que nos âmes reviennent...*, Flammarion, 2019 ;  
J'ai Lu, 2020.

*Un développement très personnel,* Flammarion, 2020.

*Tous fakes self ! ce monde virtuel qui nous rend faux,*  
G. Trédaniel, 2022.

*Au nom de toi,* J'ai Lu, 2023.

Sabrina Philippe

Mes derniers mots  
seront pour toi

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2024.  
ISBN : 978-2-0804-3554-5

*À tous ceux à qui je n'ai pas su dire  
à quel point je les aimais...*



— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Je le regarde. Je pense en silence que sa question, autant que ma réponse, n'ont absolument aucune importance.

— Estelle, tu n'es pas seule ici, au moins ?

Il prononce cette phrase en fixant ses chaussures. Seule ? Évidemment que je suis seule, des années que je le suis. Pourquoi voudrait-il que cela soit différent, là maintenant ? J'ai vécu seule, je ne vois pas en quoi mourir seule serait un plus grand problème. C'est même assez logique, mourir est une autre forme d'intimité. Et cette intimité, je ne l'ai partagée avec personne, enfin durablement. Je vais donc mourir comme j'ai vécu.

Ses yeux sont tristes. Ou ils semblent l'être. Je voudrais bien lui dire que mon départ ne va pas changer grand-chose à sa vie. Je tourne la tête vers la fenêtre. On peut jouer un peu sa mort, non ? En rajouter, théâtraliser. Finalement, quels ont été les moments

de vérité pure, ceux où je n'ai pas triché ? J'essaye de m'en souvenir. Rien ne vient.

La scène est plutôt belle. Moi dans ce lit, hospitalisée, décoiffée, la tête sur l'oreiller, et lui qui me regarde. Je détourne mon visage pour ne plus le voir. Je prends des airs lointains, aussi lointains que les contrées qui m'attendent. Je cherche la prochaine réplique.

— Comment va ta femme ?

C'est la seule phrase que je trouve sensée. Nous ramener à une certaine réalité. La réponse m'est égale. J'imagine qu'elle va bien, tout comme lui. Il me paraît en forme. Il est vrai qu'à côté de moi, tout le monde semble revenir de vacances. Je remarque tout de même qu'il a des cernes. Je me souviens... le bébé. Elle a accouché depuis peu. Quand il va sortir d'ici, il va filer la retrouver. Nous sommes samedi, c'est le jour des dîners entre amis. On se reçoit les uns chez les autres, on rit, on boit un peu. Et puis, tout à coup, entre la conversation sur les meilleures écoles du coin et les projets immobiliers, il prendra un air consterné. Le même qu'il affiche devant moi, une sorte de réminiscence. Là, il voudra qu'on le questionne, il attendra la phrase « ça ne va pas ? » pour pouvoir sortir la sienne, en suspens depuis qu'il sera parti d'ici : « J'ai une amie qui va mourir, elle est en soins palliatifs, il n'y en a plus pour longtemps. » Alors on lui répondra, sans doute en chœur : « Oh, mon pauvre ! »

Personne ne rechigne jamais devant une occasion de se faire plaindre, c'est si jouissif. Mais sa souffrance s'arrêtera à la fin de cette phrase. Pas la mienne.

Ce que sa femme ignore c'est qu'avant qu'il ne la rencontre, nous avons été amants. C'était il y a longtemps, trop pour que je me souviene de son corps. Je ne pense pas l'avoir aimé. J'ai eu tort, il s'est plutôt bonifié avec le temps. Je ne saurais dire pourquoi notre histoire s'est arrêtée. Nos rendez-vous se sont espacés, petit à petit, presque naturellement, sans heurt. Je ne me rappelle pas avoir été triste, ni même en colère face à son détachement, il est d'ailleurs probable que j'en ai été à l'origine. A-t-il eu des sentiments pour moi ? Sans doute un peu, puisqu'il est ici, mais de mon côté je ne crois pas. Et c'est sûrement ce qui a manqué. Comme pour tout le reste. En couple, au travail, en vacances, j'ai toujours eu l'impression que ce que je vivais ne m'était pas destiné. Je ne me suis jamais sentie à ma place. Je suis restée spectatrice, comme si rien n'avait assez d'importance pour que je m'implique ; une sorte d'imposture généralisée.

Et dans ce lit, là encore, je ne suis pas vraiment sûre d'être au bon endroit. La différence, c'est que je m'en fous, complètement. C'est terminé, fin du voyage. Elle est formidable cette pensée, je vais pouvoir l'examiner sous toutes ses coutures, la garder avec moi comme une amie précieuse. Je m'en fous ! Extraordinaire.

Mes jambes se détendent sous les draps. Je voudrais qu'il parte, maintenant. Nous n'avons pas grand-chose à nous dire, et voilà d'ailleurs bien longtemps que c'est le cas. Je ne sais même pas comment il est arrivé jusqu'ici. Il est mal à l'aise, ne sait plus comment avancer, et moi je n'ai ni la force ni l'envie de l'y aider. Je laisse le silence s'installer.

— As-tu besoin de quelque chose, Estelle ? me demande-t-il alors qu'il reboutonne sa veste en cuir artificiellement vieillie. Je repasserai te voir.

— C'est gentil, mais non, on s'occupe bien de moi ici.

Et pour lui simplifier la tâche qui consiste à sortir de cette chambre en sachant que nous ne nous reverrons pas, j'ajoute un « je suis fatiguée » final. Une phrase qui m'a beaucoup servi ces dernières semaines, et que je n'hésite pas à employer le plus souvent possible.

Oui, je suis fatiguée, fatiguée d'avoir attendu toute ma vie que quelque chose se passe, sans savoir déterminer quoi d'ailleurs. Et comme on ne trouve que ce que l'on cherche, je n'ai rien trouvé.

Ou plutôt, si, je l'ai trouvée, ma tumeur. Beaucoup de personnes vous diront lorsqu'elles tombent malades, et à juste titre, qu'elles subissent une terrible injustice. Moi, non.

Très jeune je me suis demandé ce que je faisais là, et contrairement à ce que j'espérais, le phénomène s'est amplifié. Jusqu'à ce jour où le chirurgien m'a annoncé que je n'étais pas opérable. J'ai trouvé ma

réaction étrange. C'était la veille de mon anniversaire, je me souviens m'être dit : donc tu ne fêteras pas tes quarante ans, parce qu'au vu de ses pronostics, un an de vie est un maximum apparemment inatteignable.

Je suis sortie de l'hôpital, il faisait beau. Je me suis assise sur un banc face aux arbres, et là, contre toute attente, j'ai pensé : « Enfin ! »

Une femme est passée, élégante, en tailleur et petits talons, un sourire aux lèvres. Je l'ai d'abord crue seule, mais j'ai vu son sourire s'élargir à mesure qu'elle avançait. J'ai suivi son regard jusqu'à cet adolescent qui courait la rejoindre, son sac à dos sur l'épaule. Elle l'a pris dans ses bras, a posé un baiser sur son front, puis ils ont cheminé côte à côte sous les rayons du soleil. Un peu plus loin, un jeune couple s'embrassait entre deux éclats de rire. L'air doux de cette matinée lui donnait des allures de printemps. J'ai pensé que ce serait le dernier pour moi, sans personne pour tenir ma main ou pour m'étreindre.

J'ai quand même eu peur que les regrets m'envahissent, qu'ils s'insinuent à retardement dans mes pensées. Alors, j'ai dressé la liste des personnes que je ne verrai plus, des choses que je ne ferai pas. J'ai même essayé de faire dans le pathos, pour être certaine de ne rien oublier, mais aucune émotion n'est venue...

Je me suis levée, j'ai marché jusqu'à mon appartement, et j'ai commencé à le vider. Frénétiquement.

Des sacs et des sacs-poubelle se sont entassés sur mon palier, sans que je ne ressente rien sinon un début de soulagement.

Quitter mon travail a eu exactement le même effet. Je n'y suis tout simplement pas retournée, me contentant d'envoyer ma démission, juste pour le plaisir d'y mettre un terme. J'ai reçu quelques coups de fil teintés d'une inquiétude un peu feinte. Je me suis montrée rassurante, plus pour m'éviter de longues lamentations que par déni. Et puis, je n'ai jamais aimé faire de la comptabilité, franchement aligner des chiffres... Terminé les bilans, les derniers que je verrai seront sanguins.

L'idée que personne ne me pleurera longtemps, puisque mes parents ne sont plus de ce monde, que je n'ai ni frère, ni sœur, ni enfant, m'ôte définitivement toute culpabilité à m'en aller. J'ai souvent entendu cette phrase stupide qui dit que « la vie est bien faite ». Mais il faut l'avouer, cette fois-ci, elle se vérifie. La vie est bien faite, la mort aussi, en tout cas la mienne.

Elle est arrivée au bon moment, cette tumeur au cerveau. Parce que passés quarante ans, je sens que j'aurais pu glisser dans une ornière. Celle de la vieille fille, tournée sur elle-même et son petit confort, qui maudit la vie et tous ceux qui s'y épanouissent. Celle qui ne sait plus où partir en voyage, puisqu'elle a déjà écumé une bonne partie de la planète, et qu'au fond, toutes les plages se ressemblent. Celle qui pense de plus en plus qu'adopter un chat serait sans doute

une bonne option, celle qui baise de temps en temps avec des hommes mariés, puisqu'ils le sont tous, ou presque. Cette fille qui n'a pas réalisé qu'elle était désormais une femme, que le temps s'était écoulé, sans elle. Heureusement, je ne me suis jamais imaginée vieille, déjà que j'ai eu du mal à vivre ma jeunesse.

Alors oui, contre toute attente, la perspective que cette vie stérile s'arrête n'est pas une si mauvaise nouvelle. Surtout qu'ils me l'ont assuré, le départ se fera sans souffrance.

— Tout va bien... Estelle, c'est ça ? Je vous amène votre plateau dans quelques minutes.

L'infirmière a glissé sa tête dans l'entrebâillement de la porte. Je ne me souviens plus de son prénom mais elle m'inspire une certaine sympathie. J'aime sa discrétion, sa douceur, son visage diaphane encadré par ses cheveux blonds.

Elle revient en poussant son chariot et me sourit.

— Il faudrait que vous mangiez un peu quand même, dit-elle sans conviction.

Elle est jeune, je dirais la vingtaine, peut-être un peu plus. Sur sa blouse, il y a marqué *Juliette* en lettres roses. Quel sacerdoce ! Choisir de s'occuper des mourants quand on commence à peine sa vie, c'est même un peu étrange. Qu'est-ce qui peut pousser une fille aussi charmante à faire ce métier ? Je l'imagine avoir l'existence que je n'ai jamais eue, des amis, un amoureux transi, une famille, des années

*Mes derniers mots seront pour toi*

qui se déroulent sur un ruban coloré, prévisibles et joyeuses.

Et puis, son travail est plus palpitant que de rentrer des chiffres sur un bilan financier.

Il y a un certain suspense chaque jour : qui est mort ? qui va mourir demain ? Quant à se poser la question de qui sortira d'ici, il n'y a aucune surprise, la réponse est : personne !

Non, personne ne sort jamais d'ici autrement que dans un cercueil.

Comme chaque jour, Juliette se précipita dans le vestiaire à peine le dernier chariot rangé, comme chaque jour, l'affolement commençait là, au moment précis où elle se déshabillait.

« Casier, poser la blouse dans le bac bleu, enlever le pantalon, bac bleu aussi, sandales blanches dans le casier. Appeler Jérôme dans cinq minutes, non quatre. Enfiler jean sur ventre vide, fermer le bouton. Jean trop grand mais neuf. J'ai encore maigri. Trois minutes. Pull large pour cacher le jean, baskets, chaussettes. Non dans l'autre sens. Sac, téléphone, sortir, vite. »

— Juliette ? Elle a mangé, la 206 ?... Juliette ?

Elle savait que Mathilde la regardait se presser, une inquiétude au fond des yeux, mais elle avait, depuis longtemps, appris à donner le change.

Tout en cherchant son téléphone dans son sac, sans parvenir à sentir une quelconque forme rectangulaire à portée de doigts, elle se répéta pour la millième fois de la journée qu'elle était nulle, nulle de

ne pas savoir où elle l'avait mis, alors qu'il y avait une petite poche spécialement conçue à cet effet à l'intérieur, une petite poche qu'elle oubliait sans cesse. Elle n'était vraiment pas organisée, comme se plaisait à lui dire sa mère et...

— Juliette ? reprit Mathilde d'une voix plus douce, j'ai l'impression que tu as encore un peu maigri, non ?

Pour faire diversion, Juliette répondit à la première question, tandis que ses muscles se relâchaient doucement au contact froid de l'objet tant espéré :

— Non, elle n'a pas touché à son plateau. Je l'ai signalé au docteur Benimar.

La main de Mathilde se posa sur son bras de façon inattendue, ce qui la crispa à nouveau. Juliette resta immobile tant elle craignait de voir son téléphone disparaître au fond de ce maudit sac. Afin de mettre un terme à la torture que sa collègue lui infligeait sans le savoir, elle s'obligea à sourire pour lui répondre :

— Ça va, Mathilde, ça va, je t'assure, c'est juste... j'aimais bien la femme de la 207, elle me faisait penser à... à ma tante.

La main tenait toujours son bras, sans qu'elle ne sache comment s'en dégager, la feinte trouvée à la hâte ne semblant pas si crédible.

Tout en continuant à sourire pour que son étreinte cesse enfin, ses pensées commencèrent à taper au bord de ses lèvres, prêtes à jaillir.

Combien de fois avait-elle eu envie de lui crier, de lui hurler à chaque fin de service, que « non, ça ne va pas Mathilde, pas du tout ! Parce que si tu n'enlèves pas ta main de mon bras, je vais encore perdre des minutes, et Jérôme c'est une pendule. Je suis censée sortir à 17 h 30. DIX-SEPT HEURES TRENTE. Pas trente et une, ni trente-deux, et encore moins trente-quatre. Alors non, nous n'allons pas entamer une conversation sur mon état maintenant !

Tu ne sais pas ce que dit Jérôme après. Il dit que je me fais avoir, que c'est à cause de moi que l'on ne s'en sort pas. Déjà que je suis incapable de lui faire un gosse... Il dit "gosse", je n'aime pas ce mot, il le sait. Mais il le dit pour me faire mal, parce que je lui fais mal, c'est ce qu'il me répète. "Tu me fais mal, parce que si tu m'aimais, si tu m'aimais vraiment Juju, il serait déjà là cet enfant !" Jérôme, c'est un artiste, un écrivain, lui, il a besoin de savoir que j'assume pour créer. TRENTE-CINQ ! Il a sa logique, et comme il me le répète souvent, je me fais avoir à partir plus tard, même de cinq minutes. TRENTE-SIX... "Parce que six minutes multipliées par vingt, fois cinquante-deux semaines, ça fait combien Juliette ? Tu sais compter ou ça non plus, tu ne maîtrises pas ?" »

Juliette dégagea son bras plus prestement qu'elle ne l'aurait voulu.

— Désolée, Mathilde, il faut que j'y aille, à demain.

Elle se dirigea presque en courant vers la sortie, ses ruminations désormais tournées vers son arrivée chez elle, et son énervement à lui.

Elle l'appela tout en sachant qu'il ne décrocherait pas, préambule d'une énième soirée glaçante. Elle n'eut d'ailleurs pas le temps d'insister, que le message de Jérôme explosa devant ses yeux, lui tordant le ventre avant même qu'elle ne franchisse le pas de sa porte : « Tu me prends vraiment pour un con. » Message qui augurait des heures sombres, parfois des jours, où il se murait dans le silence, l'observant se mouvoir, exaspéré de sa présence « stérile ».

Elle ne vit pas l'homme des pompes funèbres dans son costume noir qui fumait sa cigarette devant les plaques en marbre rose de sa vitrine. Elle ne remarqua pas qu'il la regardait, comme chaque jour de la semaine à partir de 17 heures, qu'il était là, dehors, à l'attendre, dans le seul espoir de la saluer, d'apercevoir ses cheveux blonds ramassés en chignon, souvent défait par sa journée de travail mouvementée ; que parfois, il lui souriait du trottoir d'en face.

Un jour il était venu lui serrer la main. Il avait pu découvrir ses yeux bleu-gris, et sa taille si fine, trop fine peut-être. Il s'était dit qu'elle ressemblait à un ange, flottant sur le bitume, ce qui, dans cette rue un peu particulière, n'avait au fond rien d'étrange. Elle soignait ceux qui, quelques jours ou semaines plus tard, se retrouvaient en face, chez lui. Il avait pensé lui faire une blague sur « le service après-vente » qu'il offrait, mais s'était ravisé. Il n'avait pas

*Mes derniers mots seront pour toi*

eu le temps, elle marchait vite, toujours vite. Qui rejoignait-elle ? Elle paraissait un peu jeune pour avoir des enfants, enfin, peut-être pas...

Non, Juliette ne vit pas cet homme-là, elle ne voyait rien depuis des années.



La porte de ma chambre est restée légèrement entrouverte. J'entends : « Estelle à la 206 ? OK ! Kevin à la 207 ? OK... » Cette énumération m'insupporte, je me lève péniblement pour la refermer. Combien de temps cela sera-t-il encore possible ?

J'ai vraiment pris conscience que je ne sortirai pas d'ici vivante lorsque j'y suis entrée, il y a presque deux semaines. J'ai insisté pour ne pas arriver en ambulance, j'ai pris un taxi, et je lui ai demandé de s'arrêter un peu avant. Pour marcher, une dernière fois, sentir l'air frais de ce mois de février sur ma peau. Quelques mètres seulement, quelques pas en traînant ma petite valise à roulettes. Celle que j'avais achetée en prévision de week-ends romantiques avec... comment s'appelait-il, déjà ? De toutes les façons, il n'y a jamais eu d'escapades, à part dans mon appartement. À cette époque, j'étais plus lente à comprendre que les hommes engagés ne quittent

jamais leurs femmes, surtout pour quelqu'un comme moi.

Bref, j'ai marché, j'ai regardé la cime des arbres, et en baissant les yeux, j'ai remarqué qu'il y avait trois compagnies de pompes funèbres sur le trottoir d'en face, les unes à côté des autres. J'ai souri. Il y a un business pour tout dans ce monde. Mais ces formalités-là, je les ai réglées aussi. Tout est prévu, payé, incinération et placement des cendres dans le caveau familial. J'ai trouvé assez cocasse qu'il n'y ait plus de place pour moi dans ce caveau, d'ailleurs. C'est ce qu'ils m'ont précisé après vérification. Jusqu'à la fin, il n'y aura donc pas eu de place pour moi sur cette foutue planète ! Sur le moment, j'ai reçu l'information comme un choc, et puis j'ai relativisé. Je suis devenue très calée en relativité. RELATIVISONS ! Après moi, il n'y aura plus personne pour renouveler la concession, alors franchement, une urne ou un cercueil, quelle importance...

J'ai traversé la rue pour aller voir leur devanture, je me suis dit : « Dernier shopping. » J'ai regardé les plaques en marbre avec leurs inscriptions dorées : « À ma femme bien-aimée », « À mon amie pour toujours ». Et là, parce que je crois que je ne suis plus tout à fait normale, je suis entrée dans la boutique qui me paraissait la plus accueillante. Un homme en costume noir s'est levé de son fauteuil, avec son air de circonstance. Il a été surpris, puis déçu, quand je lui ai dit que je ne voulais qu'une plaque, mais qu'il

n'avait sans doute pas l'inscription souhaitée en magasin.

— Aucun problème, vous pouvez la commander, elle sera livrée sous quarante-huit heures. Quand a lieu l'enterrement ?

J'ai marqué un temps d'arrêt. Quand ? C'est une bonne question. Lorsque je l'ai posée à mon oncologue, il m'a répondu : « Trois mois tout au plus. » Et c'était il y a déjà un mois, donc il m'en reste deux, « tout au plus ».

Si j'avais vécu en couple, j'aurais pu demeurer chez moi plus longtemps. Mais seule... impossible, à cause des pertes de connaissance, de plus en plus fréquentes. C'est pour cette raison qu'ils m'ont orientée vers ce service. Le mois avant d'arriver ici m'a suffi pour tout régler, vider l'appartement à l'aide d'une assistante sociale, donner la plupart de mes affaires à des associations, m'occuper de mon enterrement. J'ai tout balayé, mécaniquement, froidement, entre évanouissements, somnolences, visions dédoublées, et ces maux de tête affreux qui m'obligeaient à augmenter les doses d'antidouleur. J'y suis parvenue avec une certaine fierté. Mais je n'avais pas pensé à la plaque.

— Je ne sais pas encore, pour l'enterrement. Mais il faudrait la faire livrer à vos confrères, je vais vous donner l'adresse.

Pendant que je fouille dans mon téléphone pour la retrouver, l'homme en costume noir sort un grand classeur de bons de commande.

*Mes derniers mots seront pour toi*

— Alors, marbre gris ou rose ? Et que souhaitez-vous inscrire ? C'est pour un proche ?

Un proche ? Pas si sûre... Si j'avais été proche de moi-même, je ne serais pas là à commander ma propre plaque.

— C'est pour moi, lui dis-je en le regardant, je rentre là, en face, vous voyez..., inutile de commenter.

J'espère qu'il va me croire. Je sais que je n'ai pas l'air mourante. Je me suis même maquillée, ce matin. En me découvrant dans la glace, je me suis dit que je n'avais jamais été aussi jolie. Pour la première fois, je me suis regardée avec indulgence. « Des yeux noisette qui tirent sur le vert », c'est ce que j'ai bien voulu me répéter tous les jours devant mon miroir, pour me rassurer. Mais aujourd'hui, contre toute attente, j'ai bien vu des reflets verts dans mon regard. Cette feinte n'en était peut-être pas une. Et puis mes cheveux châtons ont poussé, ils flottent sur mes épaules. Quand ils m'ont dit qu'il n'y aurait ni chimio ni radiothérapie, que c'était inutile, je ne les ai plus touchés. Au moins ça de gagné ! Et mon nez, lieu de tant de souffrances qui m'apparaissent aujourd'hui dérisoires. Ce nez que je voyais comme une entrave à l'harmonie de mon visage, au point de ne plus remarquer que lui. Je n'ai toutefois jamais envisagé de me faire opérer. C'était le dernier lien que j'avais avec mon père. Nous avions le même nez, prononcé, anguleux, qui se fondait mieux sur un visage masculin que sur celui d'une jeune fille, où il

prenait toute la place. C'était bien là le problème. Mais, ce matin, lui aussi semble se mêler à mes traits avec une certaine grâce. Notre guerre vient de prendre fin, nous partirons ensemble. En paix.

Oui, je me suis trouvée jolie, maquillée, amincie, dans cette robe noire à broderies dont l'étiquette pend encore à la manche, cette robe qui attendait dans ma penderie une occasion unique d'être portée. Elles sont quelques-unes à avoir atterri dans les bacs d'associations diverses. Des robes neuves, des chaussures, des bas, dont l'achat seul m'inclinait à l'espoir de jours meilleurs et de soirées folles qui n'ont jamais eu lieu.

Au début, je me suis astreinte à cette préparation hors du commun pour montrer au personnel médical à quoi je voulais ressembler dans mon cercueil. Et puis, je me suis prise au jeu... comme quoi, il y a toujours des étincelles de vie là où on ne les attend pas.

Il me regarde avec son air suspicieux dans son costume noir. Je crois qu'il préférerait que je lui mente, tant ma démarche le met mal à l'aise. Je le rassure en sortant ma carte bleue, ce qui le fait s'enfoncer un peu plus profondément dans son fauteuil. Il a dû en voir défiler pourtant, mais celle-là, on n'a jamais dû la lui faire.

— Ce que je voudrais inscrire sur ma plaque, c'est...